

ment d'entretien; mais Louis XIII, qui redoutait sa présence et ses reproches, refusait constamment de la voir, lui faisant dire qu'il était trop occupé pour la recevoir, et que Dieu l'ayant fait naître roi, il voulait « gouverner lui-même » son royaume. »

Il était très-vivement excité à n'accorder aucune audience à Marie de Médicis, par Luynes, son favori, qu'il avait créé ministre et qui se trouvait investi, depuis l'assassinat du maréchal d'Ancre, de tous les biens et de toutes les charges de la victime; or, celui-ci craignant qu'une réconciliation entre Louis XIII et sa mère ne bouleversât tous ses plans, obtint du roi qu'elle fût exilée à Blois.

« Après quoi, dit Fontenay-Mareuil, la coutume des » favoris étant de ne vouloir auprès de leurs maîtres per- » sonne qui leur porte ombrage, de Luynes renvoya le Père » Cotton, confesseur du roi et qui l'était aussi de la reine » mère, et donna la place de ce jésuite à un autre hypocrite » de la même société, appelé le Père Arnoux, qui s'était » acquis une grande réputation parmi les prédicateurs. De » Brèves, gouverneur de Monsieur; d'Heurle, premier valet » de chambre du roi; sa nourrice, première camériste de la » reine, et tous ceux qu'il supposait avoir conservé quelque » attachement à Marie de Médicis furent également éloignés » de la cour, et il ne souffrit plus que personne, sans son » autorisation, s'approchât du roi Louis XIII ou lui parlât » en particulier. »

En quelques mois, la fortune de Luynes dépassa celle de l'ancien favori. Le nouveau ministre épousa la fille du duc de Montbazou, une des plus riches héritières du royaume, fit

ériger sa terre de Maillé, située à trois lieues de Tours, en duché-pairie sous le nom de Luynes; et gouverna pour Louis le Juste avec tant d'insolence et de despotisme, que le duc de Bouillon disait publiquement « qu'on n'avait pas » changé de taverne, mais seulement de bouchon; » voulant expliquer qu'on n'avait pas gagné à la mort de l'ancien ministre, et que le duc de Luynes ne valait pas mieux que le maréchal d'Ancre.

Un personnage encore fort obscur, Richelieu, évêque de Luçon, un des amants secrets de la reine mère, qui avait passé de la charge de secrétaire d'état de la guerre et des affaires étrangères à celle des finances, s'aperçut bientôt qu'il devenait suspect au nouveau favori; et pour sortir du mauvais pas où il se trouvait, il offrit au duc de Luynes de se retirer du conseil, où il n'avait siégé que cinq mois, lui fit la confidence de ses relations intimes avec la reine mère, et s'engagea à servir le roi en usant de son influence pour modérer les emportements de Marie de Médicis et prévenir quelque écart.

Luynes accepta les propositions du prélat et lui donna l'autorisation de rester à Blois auprès de la reine; mais il ne fut pas longtemps à reconnaître qu'il avait été la dupe de Richelieu, car il reçut de ses espions plusieurs avis qui le convinquirent des mauvaises intentions du rusé prélat à son égard; il lui intima l'ordre de quitter Blois immédiatement et l'exila dans son diocèse, d'où celui-ci passa dans les états du pape, à Avignon. Toutefois Richelieu ne resta pas inactif; de sa retraite il continua une correspondance avec la reine mère, et la détermina à s'échapper de Blois et à se jeter dans les provinces du Midi pour exciter une guerre civile.

Marie de Médicis suivit les conseils du prélat : une nuit, elle descendit par une échelle de cordes d'une des fenêtres de son appartement, qui était à plus de cent vingt pieds du sol; elle traversa les fossés accompagnée d'une seule de ses femmes, du comte de Brennes, son premier écuyer, de deux exempts de ses gardes; puis elle gagna un carrosse qui était au delà du pont, et qui la conduisit à Montrichard, où le cardinal la Valette l'attendait avec quarante gentilshommes qui l'escortèrent jusqu'à Loches. Dans le trajet, sa petite troupe se trouva renforcée de deux cents chevaux que lui amena le duc d'Épernon; enfin elle quitta la ville de Loches et vint établir sa résidence dans le château d'Angoulême, qui se trouva dès lors le rendez-vous obligé de tous les mécontents du royaume.

Cette fuite de la reine-mère causa un grand trouble à la cour. Luynes, effrayé des conséquences qui pouvaient résulter pour lui du triomphe de Marie de Médicis, persuada au roi que l'intérêt de sa couronne exigeait qu'il réprimât la rébellion dans son principe et avant que les insurgés eussent réuni toutes leurs forces; qu'en conséquence il était d'avis qu'il vînt assiéger la reine dans son château d'Angoulême. Ce conseil fut très-goûté du monarque, mais non de la nation; et le duc de Luynes avait tellement rendu odieux le gouvernement de Louis XIII, que ceux mêmes qui avaient applaudi à l'emprisonnement de Marie de Médicis au Louvre, à son exil à Blois, se prirent à la regretter. De toutes parts on cria au scandale, et l'on approuva hautement le duc d'Épernon de l'appui qu'il avait prêté à Marie de Médicis pour la faire évader de sa prison.

Le favori, ne voulant point affronter l'opinion publique, se décida à ne point employer les moyens violents pour réduire la reine. Il résolut même d'entrer en négociations avec elle; et pour cet objet, il jeta les yeux sur Richelieu, qui était toujours à Avignon, et lui fit proposer sa réintégration dans son secrétariat, avec le chapeau de cardinal en échange de son intervention dans les querelles qui venaient d'éclater. L'évêque de Luçon accepta cette mission, vint trouver Marie de Médicis, la détermina à un accommodement avec son fils, et en traita les conditions de concert avec le duc d'Épernon.

La paix fut rétablie dans le royaume par les négociations appelées le Traité d'Angoulême; mais ce fut pour peu de temps; Luynes ayant refusé de remplir ses engagements envers Richelieu, celui-ci fit rompre les engagements pris par sa royale maîtresse, et la guerre recommença plus vive qu'auparavant; seulement elle avait changé de théâtre, et embrasait le Nord au lieu du Midi.

Tous les ennemis du gouvernement se réunirent à Marie de Médicis, qui se trouva bientôt à la tête d'une armée redoutable. Louis XIII rassembla à la hâte les troupes qui étaient cantonnées dans les environs de Paris et marcha sur Rouen, dont les rebelles avaient pris possession. L'armée royale, qui était trois fois plus nombreuse que celle de Marie de Médicis, n'eut pas de peine à reprendre la ville et même le château. On en vint alors à un second accord; la reine consentit à déposer les armes; Louis XIII publia un décret par lequel il reconnaissait que sa mère n'avait point voulu troubler la tranquillité du royaume, et tous deux se rendirent à Brissac pour signer la paix. Cette nouvelle réconciliation

fut célébrée par des fêtes magnifiques, que le pauvre peuple paya suivant l'habitude; puis il fallut que la mère et le fils songeassent à récompenser les services que leur avaient rendus leurs partisans; les deux majestés puisèrent dans les coffres de l'état, imposèrent de nouvelles taxes sur les malheureux, et payèrent leurs dettes de reconnaissance avec l'or de la nation.

L'ambitieux duc de Luynes se garda bien de laisser échapper l'occasion de monter plus haut encore qu'il n'était; il eut l'audace de demander que la charge de connétable, vacante depuis la mort du maréchal de Montmorency, fût rétablie en sa faveur; et le roi eut la lâcheté d'accorder cette distinction à un homme qui n'avait aucun mérite militaire. Et pour surcroît d'audace, quand Luynes prit possession de sa nouvelle charge, il voulut qu'on suivît le même cérémonial qui avait été observé à l'installation des plus illustres connétales; « et lui, dit Mayenne, qui ne savait pas seulement ce que pesait un glaive, reçut de la main de » Louis XIII, en présence des princes du sang et des grands » du royaume, une épée dont la garde et le fourreau étaient » garnis de diamants d'un prix inestimable. »

Parvenu au faite des grandeurs, le favori, n'ayant plus rien à désirer pour lui-même, se mit à protéger ses parents; il fit un de ses frères maréchal de France, et l'autre duc; il appela auprès de lui tous les membres de sa famille; et ils étaient si nombreux, que le roi ne pouvait s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais vu à un seul personnage tant de parents; qu'ils arrivaient à la cour par batelées et sans qu'il y en eût un seul habillé de soie; qu'il n'en était pas de même

toutefois quand ils y étaient installés, et que rien n'égalait le luxe des Luynes. — Le nouveau connétable déployait en effet un faste tellement scandaleux qu'il semblait vouloir insulter à la majesté royale, et qu'on afficha à la porte de l'hôtel qu'il habitait avec ses deux frères, un écriteau avec ces mots: « Hôtel des trois rois. »

Les courtisans redirent la chose à Louis XIII pour exciter sa défiance contre son favori; et comme le monarque était naturellement enclin à la jalousie contre ceux mêmes qu'il avait élevés, il prit de l'ombrage de la puissance dont il avait investi le duc de Luynes, et s'habitua peu à peu à lui témoigner moins de déférence que par le passé. Le connétable s'aperçut facilement que la faveur du maître s'éloignait de lui, et qu'il ne lui restait plus qu'un seul moyen pour se maintenir au pouvoir, celui de susciter des embarras au roi et de se rendre nécessaire. En conséquence, il résolut de troubler le royaume par des guerres de religion; il renouvela les persécutions contre les protestants de France, les poussa à la révolte, et détermina Louis XIII à prendre lui-même le commandement de son armée pour faire rentrer les huguenots dans le devoir.

Cette armée, qui avait le roi pour chef, et qui comptait dans son état-major six maréchaux de France ainsi que bon nombre de grands seigneurs et d'illustres capitaines, ne parvint cependant qu'à prendre d'assaut quelques places de peu d'importance, et échoua complètement au siège de Montauban, que défendait le marquis de la Force. Après trois mois de tranchée ouverte, sa majesté fut obligée de rompre honteusement le blocus de cette ville. Les courti-

sans rejetèrent la faute de cet insuccès sur Luynes et l'accusèrent de présomption. Bassompierre osa même dire au roi, que si le connétable avait voulu suivre ses avis judicieux, l'armée n'aurait pas subi la honte d'un échec; que la France était bien à plaindre d'être gouvernée par un ministre qui ne savait se modérer en rien, qui voulait absorber toutes les richesses de la nation, qui avait réuni dans sa personne les attributions de connétable et de garde des sceaux; et il ajouta méchamment, que si sa majesté n'y prenait garde, son ministre deviendrait si puissant, qu'il ne lui serait plus possible de l'abaisser dans le cas où le salut de l'état l'exigerait.

Louis XIII, dont l'amour-propre était piqué, repartit qu'il saurait bien faire rendre gorge au connétable; et apercevant au même instant le duc de Luynes qui rentrait au palais, accompagné d'une brillante escorte, il continua comme se parlant à lui-même: « Ah! il veut faire le roi! mais il devrait se » rappeler la mort du maréchal d'Ancre. » Ces paroles étaient de sinistre présage. Peu de jours après le connétable expirait empoisonné au camp de Longueville.

« Et cet homme, si grand et si puissant, dit Fontenay- » Mareuil dans ses mémoires, se trouva abandonné de tous » les siens pendant son agonie: à peine y eut-il un de ses gens » qui voulut demeurer auprès de lui. Quand il fut mort, on » emporta son corps pour l'enterrer dans son duché de Luy- » nes; et dans le trajet, on lui donna pour l'escorter, au lieu » de prêtres, des valets, qui jouaient au piquet à chaque relai » pendant qu'on faisait reposer les chevaux. Ses équipages » furent pillés, et il ne resta pas même un drap pour couvrir » son cercueil; il fallut que l'abbé Russelay et un nommé

» Contades se chargeassent des frais de ses funérailles, » quoique ses frères le maréchal de Chaulnes et le duc de » Luxembourg fussent alors à l'armée. »

Aussitôt que Marie de Médicis eut connaissance de la mort du connétable, elle envoya Marillac auprès du roi pour solliciter une entrevue et pour le féliciter d'être affranchi de la tyrannie du favori. Louis XIII fit répondre à sa mère qu'il y avait longtemps qu'il lui tardait d'être délivré de Luynes; qu'à l'avenir il n'aurait ni favori ni connétable, et que son principal soin serait de lui faire connaître qu'il l'avait toujours tendrement aimée.

On jugea par cette réponse que la reine mère allait reprendre l'empire qu'elle avait exercé si longtemps sur son fils; et aussitôt ceux qui redoutaient de se voir exposés au ressentiment de cette femme vindicative s'empressèrent auprès du monarque pour le détourner de sa résolution de voir sa mère. Le prince de Condé, celui qui, pendant les troubles de la régence, avait été le chef des mécontents, et qui, pour ce sujet, avait été privé de ses biens par Marie de Médicis et enfermé à la Bastille, adressa d'énergiques représentations à Louis XIII pour le dissuader de se rendre à Paris, où sa mère l'attendait. Tout fut inutile, le roi persista dans sa détermination; il quitta la Guyenne, rentra dans la capitale, se réconcilia avec Marie de Médicis, et lui donna place au conseil.

La reine mère se servit de son influence pour faire nommer cardinal l'évêque de Luçon, son amant, et voulut même lui obtenir l'entrée du conseil. Pour cette dernière affaire elle eut besoin de toute sa persévérance, car Louis XIII dé-

testait Richelieu; et aux premières ouvertures de Marie de Médicis, il avait dit : « Cessez, madame, d'insister pour » votre protégé, c'est un homme fourbe, débauché, ingrat, » inexorable, cruel et d'une ambition démesurée. » Néanmoins sa persistance écarta les obstacles, et le nouveau cardinal prit place dans le conseil.

Une des causes de cette répugnance extrême de Louis XIII pour Richelieu venait d'un sentiment de jalousie assez singulier : le roi, soit faiblesse de constitution, soit abus des plaisirs contre nature, ou la conséquence de cette habitude honteuse appelée onanisme, dont il avait usé outre mesure, se trouvait dans un état d'impuissance absolue; cependant il se montrait en toutes circonstances fort chatouilleux à l'endroit de l'honneur de sa femme, et poursuivait de sa haine ceux qui montraient quelque empressement auprès d'elle. Or, Richelieu, non content d'avoir la reine-mère pour maîtresse, avait cherché à se faire agréer de la femme de son souverain, et Louis XIII avait d'autant moins tardé à s'apercevoir des poursuites du cardinal, que la jeune reine, ne partageant pas la passion qu'elle avait inspirée, ne se faisait point faute de se moquer du galant prélat et de tourner son amour en dérision.

On s'attendait à la cour que le cardinal de Richelieu, vu les désavantages de sa position, prendrait modestement place au conseil sans chercher à dominer; on reconnut bientôt à quel homme on avait affaire; il se posa comme un maître, et tout lui céda. Le roi le nomma son ministre, soumit sa volonté à la sienne, et pendant dix-huit années parut avoir abdiqué entre ses mains l'exercice de l'autorité souveraine.

Richelieu comprit dès l'abord la mission qu'il avait à remplir; avide de pouvoir, il sentit que pour s'y maintenir il devait exalter la royauté, et que pour grandir la monarchie en France il devait abaisser les puissances étrangères. Ses plans arrêtés, le nouveau ministre se mit à l'œuvre; il commença par écarter ceux qui pouvaient apporter quelque obstacle à l'exécution des vastes projets qu'il avait médités; il força le surintendant la Vieuville, qui lui inspirait quelque crainte, à se démettre de sa charge; et pour prix de ce sacrifice, il l'enferma au château d'Amboise, oubliant toutes les obligations qu'il avait à cet homme d'état. Ensuite il poussa vigoureusement l'affaire de la Valteline; puis, la paix conclue de ce côté, il décida Louis XIII à donner sa sœur Marie-Élisabeth en mariage à Charles I^{er} d'Angleterre, dans l'espoir secret que cette princesse exciterait par son fanatisme assez de troubles dans la Grande-Bretagne pour que ce pays eût à s'occuper de ses propres affaires et ne pût songer à lui susciter des embarras.

Ce fut à cette occasion que le beau duc de Buckingham vint en France en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour ramener à son maître la fille bâtarde de Henri IV, la princesse Marie-Élisabeth. Bien fait de sa personne et magnifique dans son luxe, le seigneur anglais attira tous les regards et devint tellement à la mode, que toutes les grandes dames se disputèrent sa conquête. Anne d'Autriche elle-même ne put se défendre d'un irrésistible entraînement, et reçut dans la couche royale le beau duc de Buckingham, au grand déplaisir de Richelieu, qui nourrissait toujours une passion secrète pour la reine. Néanmoins il n'osa pas découvrir à Louis XIII les